VARIETES.

LA LETTRE.

Les rauques trompes de cuivre des Chinois sonnaient sur les collines de Lang-Son, les flocons légers de la fusillade moutonnaient dans l'air embrasé par le soleil. Les salves de l'artillerie se suivaient plus pressées, et les réserves de Négrier, frémissantes, attendaient le moment de s'engager. Derrière un pli de terrain en avant des tentes du campement, une compagnie d'infanterie de marine venait de mettre sac à terre. Les officiers, montés sur le revers d'un fossé, suivaient avec attention la marche en avant qui s'accentuait avec une violence victorieuse.

Pas un mot dans les rangs de ces soldats qui allaient combattre : le recueillement grave des gens prêts à faire héroïquement leur devoir. Cependant un troupier, qui s'était mis en retard, arrivait au pas de course ; il gagna son peloton et, hors d'haleine, s'adressant à son voisin de rang :

—Guillot, il est arrivé un courrier de France : il y a une lettre pour toi.....

—Une lettre ! dit le soldat avec un tremblement de joie. Mais où est-elle ?

—Dans les mains du vaguemestre.....

Le soldat tourna vers le lieutenant qui commandait son peloton des regards suppliants.

—Aller la chercher... dit l'officier.

Et il ajouta entre ses dents :

—Pauvre diable ; si les Chinois lui cassent la tête tout à l'heure, au moins il aura eu avant des nouvelles de sa famille.

—Garde-moi mon fusil, Boulanger... je reviens tout de suite.

Et vivement le soldat courut vers les tentes.

Guillot et Boulanger étaient deux inséparables. Le premier natif d'Yvetot, le second originaire de Paris. Aussi dissemblables au physique qu'au moral ; le Normand blond, lent, doux et soumis ; le Parisien brun, alerte, violent et raisonneur. Ils étaient arrivés au régiment le même jour. Boulanger avait tout de suite pris Guillot en grippe. Ce gros garçon rougeaud et blondasse, qui semblait porter le diable en terre, lui déplut ; il ne voulait pas de mélancolie à côté de sa gaieté. Le premier soir, à la chambrée, après une fête avec les anciens, dans les cabarets de Brest, le Parisien trouvant l'Yvetotais sagement couché, s'écria : Oh ! le capon, il faut le passer à la savate.....

—Camarade, ne me tourmentez pas, dit Guillot de sa voix chantante, j'ai de la peine.....

—C'est pour ça que tu n'as pas payé la tournée des caporaux et des sergents ?..... Eh bien, nous allons te la repasser sur le corps !

En un tour de main les hommes renversèrent le lit, et le Normand se trouva au milieu de la vaste pièce, debout en chemise. On l'avait saisi par les bras : il ne paraissait pas disposé à se défendre. Il regardait, d'un air effaré, ses camarades qui, leurs gros soufflets à la main, l'entouraient menaçants. Cependant Boulanger, en repoussant du pied les couvertures tombées sur le plancher, découvrit un petit carré de carton caché sous le traversin ; il s'en saisit et riant :

—Oh ! une photographie ! C'est ta bonne amie, hein, Guillot ?

Et il lui mit, triomphant, le carton sous le nez.

Le Normand devint blême, ses yeux s'enfoncèrent sous son sourcils, il fit un geste brusque, qui le dégagea, et, sautant sur le Parisien, d'une main il l'enleva de terre, pendant que de l'autre il lui arrachait le portrait. Tous les autres furieux s'étaient jetés sur lui. Il les secoua, semblable à un sanglier cerné par les chiens. Ce fut une bataille géométrale. Les gros poings de Guillot exaspéré, frappaient comme des marteaux. Et, à douze, ils avaient de la peine à l'assommer. Le Parisien furieux prit une des planches qui servaient à ranger les effets, et jurant, s'en servit comme d'une arme pour assommer cet enragé, si long à se mettre en train, mais qui une fois parti ne s'arrêtait plus. Guillot, le front ouvert, tomba. Les assaillants s'arrêtèrent subitement dégrisés. Sur le visage du Normand le sang coulait.

—Ah ! mon Dieu, dit Boulanger, en laissant échapper sa planche, est-ce qu'il est mort ?

Et aussi prompt à le secourir qu'il avait été ardent à le frapper, il releva la pauvre gara, le porta sur son lit, lui lava la tête avec de l'eau fraîche. Au bout d'un instant Guillot revint à lui et reconnaissant son adversaire :

—Ah ! Parisien, tu m'as durement frappé, dit-il à voix basse..... Je ne s'avais rien fait pourtant.....

Il essaya de fourrer sa main sous son traversin.....

—C'est ça que tu cherches ? demanda Boulanger, en lui tendant la photographie qu'une tache de sang rongissait.

Le visage de Guillot s'éclaira d'un sourire :

—Oui, dit-il, merci..... puis il ajouta : J'y tiens beaucoup.... C'est ma fiancée.....

—Dors, mon pauvre camarade, fit le Parisien doucement ... et pardonne-moi.....

Tous les soldats se couchèrent, seul Boulanger passa la nuit à veiller le blessé.

A partir de cette heure-là, le Parisien et l'Yvetotais s'aimèrent comme deux frères.

Guillot raconta à Boulanger ses amours avec la belle Madeleine, la fille de maître Zéphyre, le fermier de Bosc-Mesnil. Elle avait promis de l'attendre, quoiqu'il fût le fils d'un simple maçon. Elle lui écrivait, et lorsque le vaguemestre criait : "Guillot, une lettre !" le Normand devenait pâle de joie, il s'enfermait pour lire les précieuses lignes ; puis quand il s'en était délecté longtemps, il appelait son ami, et se donnait le plaisir de les relire avec lui.

Le Parisien, à force d'entendre Guillot parler de son pays, des ses amis de sa famille, connaissait ce coin de Normandie comme s'il y avait vécu. La route qui conduit d'Yvetot au Bosc-Mesnil lui était familière. Il y suivait Guillot dans les blés d'or, le long des herbages où les bêtes ruminaient au soleil. Il voyait les bâtiments de la ferme, et la mare dorée d'iris bleu auprès de laquelle, un soir d'été, les deux jeunes gens s'étaient juré de s'aimer toujours. Comme son ami, il était jaloux du cousin de Madeleine, le boucher Dumontier qui faisait la cour à la jeune fille. Et quand il trouvait Guillot soucieux et muet, le regard perdu dans le vide, il s'écriait : "Un de ces jours je prendrai un congé et j'irai casser les reins à cette canaille de boucher."

Il y avait dix-huit mois qu'ils étaient au service quand, un matin, dans le quartier, la nouvelle se répandit que le bataillon partait pour le Tonkin. Ce fut un coup de foudre pour Guillot. Quitter la France, c'était agrandir la distance qui le séparait de celle qu'il aimait. A Brest, il se trouvait déjà loin d'elle, et cependant l'air qu'il respirait avait peut-être passé sur les herbages du Bosc-Mesnil, embaumés du parfum des pommiers en fleurs. Mais s'en aller au delà des mers, dans un autre monde, c'était l'oubli, la mort. Il avait en tout juste le temps de courir au pays embrasser son père. Et dans une étreinte dernière il avait obtenu de Madeleine une promesse d'inébranlable fidélité. Il était revenu au corps, triste mais calme, et s'était embarqué avec son ami.

Et depuis un an, sous un climat dévorant, dans les marais, dans les montagnes, sans cesse en éveil, le jour, la nuit, il se battait bravement, mais sans colère. Il n'avait pas, comme le Parisien, de ces exaltations furieuses qui poussent au carnage. Il défendait seulement sa vie, qui appartenait à Madeleine.

Pendant les premiers mois, la jeune fille lui avait écrit régulièrement, puis ses lettres étaient devenues plus rares. Et maintenant, il y avait bien des semaines que Guillot n'avait rien reçu. Il devenait de jour en jour plus sombre. Boulanger, bon-en-train de la compagnie, se mettait vainement l'esprit à l'envers pour dérider son ami. Le Normand restait à l'écart, morne, accablé comme s'il avait la prescience que quelque chose de désolant pesait sur l'accomplissait, à des milliers de lieues, au bord de la plaine verdoyante, sous les grands hêtres, dans une ferme riante où il avait pris de vivre heureux. Il mangeait peu, ne parlait plus, se gardait mal, et causait à Boulanger de sérieuses inquiétudes. Tout cela faute d'une lettre.

Mais enfin elle était arrivée ! Et le Parisien, ravi, oubliant la bataille qui les livrait à quelques centaines de mètres de là, s'agitait, riait, faisait des mots, avec toute sa verve retrouvée. De loin il vit son ami qui revenait lentement, comme accablé. Il alla à lui.

—Eh, bien ! Cette lettre, l'as-tu ?

—Je l'ai..... Mais on n'est pas de Madeleine..... C'est de mon père..... Ah ! le croirais-tu ?.... Je n'ai pas osé l'ouvrir.

Il avait au fond des yeux une angoisse telle que le Parisien fut bouleversé.

—Allons, ne fais pas la bête, dit-il, et dépêche-toi, car tout à l'heure ça va chauffer.

Guillot poussa un soupir, d'un geste brusque il déchira l'enveloppe et s'asseyant sur une pierre, commença sa lecture.

Dans la plaine coupée d'arroyos bordés de roseaux giganteaux, le combat redoublait de violence. Les Célestes avaient repris l'offensive et marchaient en poussant de grands cris. Up mandarin à cheval conduisait l'attaque, et l'air était si limpide que, malgré la distance, les galons d'or de sa robe bleue se distinguaient nettement.

Le Normand, épelant avec lenteur les grosses lettres de l'écriture paternelle, avait lu à demi-voix :

"Mon cher fils, la présente me laisse en bonne santé, et j'espère qu'elle te trouvera de même. Il est survenu au Bosc-Mesnil des choses dont il faut que je te donne connaissance, car il ne serait point digne à toi de continuer à écrire à la demoiselle de maître Zéphyre. Elle n'a pas eu la patience de t'attendre..... elle s'est accordée avec son cousin Dumontier. Mon pauvre garçon, sois raisonnable....

Sans qu'il achevât, le papier glissa des doigts tremblants du soldat, et tomba sur le sable. Guillot ne poussa pas un soupir. Il devint seulement très pâle, la sueur perla à son front, et ses yeux s'agrandirent, comme par un spectacle dont ils ne pouvaient se détacher.

Ainsi que dans une vision, la petite église du village venait de lui apparaître, encadrée dans la verdure sombre des hêtres. Un soleil radieux dorait le porche de pierre, les cloches sonnaient à toutes volées, et par la route d'Yvetot un gai cortège arrivait. En tête, s'avançait une jeune fille vêtue de blanc, suspendue au bras de son père. Elle était rose et blonde, ses yeux bleus rayonnaient de joie. Les parents et les amis marchaient derrière et derrière le heureux couple Guillot, il a épousé celle qu'il adore ! Ah ! le brave garçon, il l'a bien mérité, il est revenu de Chine avec le galon de sergent et la médaille !" Par la grande porte ouverte, le bruit lointain mêlé apparaît soudain, le curé était à l'autel, et le vieil harmonium, touché par le maître d'école, se mit à chanter. Puis, l'un à un les couples entrèrent, et le chemin redevint désert.

Le soldat passa la main sur son front avec angoisse ; à ses oreilles, il crut entendre bourdonner des voix confuses qui l'appelaient. N'était-ce pas lui fiancé ? Que faisait-il là, immobile, puisque Madeleine était déjà dans l'église ? Il se leva, brusquement le sentiment de la réalité lui revint. Il aperçut à quelques pas ses camarades silencieux. Au lieu du carillon des noces il reconnut le canon de la bataille, il se vit loin des siens, abandonné, perdu, il lui sembla que, devant lui, s'ouvrait un trou profond et noir, dans lequel il n'avait plus qu'à jeter sa vie.

.....

Le soir, dans un bâtiment de la forteresse conquise, parmi les blessés, Guillot avait été rapporté. Le visage livide, il gisait sur un lit de feuilles de maïs. Assis auprès de lui, Boulanger lui tenait la main. Il était venu relever son ami aux pieds des retranchements, sur lesquels il l'avait vu s'élancer seul, comme pris de la rage de se faire tuer. Le major avait examiné les blessures du Normand, il avait secoué silencieusement la tête.

Et le Parisien, détournant ses regards, s'efforçait de cacher ses larmes.

—Il nous faut dire adieu, mon pauvre ami, dit le blessé d'une voix sifflante.

—Allons donc ! tu en reviendras !

Guillot sourit tristement :

—Non, je vais mourir.....et j'ai voulu mourir.

—Ah ! mon Dieu, sanglotta Boulanger. J'ai bien vu que tu étais comme fou..... Qu'est-ce qu'il y avait donc dans cette maudite lettre ?

Le blessé prit dans son uniforme un papier froissé et souillé de sang.

—Lis... Tu verras.

Le Parisien essuya ses yeux, pour mieux voir ; puis, poussant un cri :

—Ah ! la coquine !

—Non ! dit le Normand, ne la maudis pas. Il faut être indulgent. J'étais trop loin, vois-tu. Savait-elle si je reviendrais jamais ?... La voilà mariée... et je voudrais qu'elle fût heureuse..... Si elle doutait que je suis mort à cause d'elle, que lui ferait sans doute de la peine. Promets-moi qu'elle ne le saura jamais.

Le Parisien étouffait ses sanglots et ne répondit pas.

—Promets-moi.....reprit Guillot avec une douloureuse agitation, et je mourrai tranquille.

—Eh bien ! Je te le promets.

Le blessé eut un sourire de joie ; il poussa un léger soupir et mourut.

GEORGES OHNET.

Echantillon de poésie moderne publié par un journal de Paris :

Orchis inodoriles ! Jacinte purpulante
Gamme jaune au La vert d'orage dièse !
Squelette de fakir par Dieggersant tenue,
Ophrys portant dans l'ombre une trille sublante !

Cyclamen querelleur, nimbé d'un rêve clair.
Recueillement poudreux du pic et de l'éclair.
Ciel mornet signriié d'une estampe de nuaye.
Remembrances d'un cœur qui sait l'idéal fauve !

Sous l'Utilas du Ciel, couverole
Etalant ses aigres saignées,
Dans l'orbe immense de son Cercle,
Passe un vol pourri d'arsignées !

LAMENNAIS ET LACORDAIRE. — La *Liberté* termine ainsi une étude sur Lamennais :

En 1841, la publication de *Pays et gouvernement*, toute frémissante d'enthousiasme révolutionnaire, le fit assez justement condamner à un an de prison. De sa cellule de Sainte-Pélagie il demande : "Où en est le bassin à flot de Saint-Malo ?" Sa Bretagne l'obsède toujours. "Ne pourriez-vous m'envoyer quelqu'une de vos brises de la Rance ?" Il croit "voir les bateaux remontant la rivière, poussés par le vent et la marée montante." Il n'a de pensée et d'amour que pour sa mer et son pays.

Ce sont là ses dernières et ses pires années ; le désespoir ne lui laisse plus de trêve : "Il n'y a qu'une grande affaire au monde, c'est d'en sortir." La révolution de 1848 arrive, il s'y jette avec passion. Elu député, il entre à l'Assemblée nationale et vote, assis non loin de lui, un moine en robe blanche.

Quelques maladroits, ne remarquant point qu'il détourne la tête, lui disent : "C'est Lacordaire ?..." "Eh pour Dieu ! dit-il, laissez-moi. Ne comprenez-vous pas que cet homme me pèse sur les épaules comme un monde."

En proie à une exaltation furieuse, il se jette à la tribune et commance ainsi d'une voix stridente : "Quand j'étais prêtre...." Une autre voix répond, lente et grave : — "Prêtre, on l'est toujours !" L'interrupteur était Lacordaire. —Lamennais baissa la tête.

LE MUSÉE DE CLUNY A PARIS.—Pour la première fois, depuis plusieurs siècles, des maçons viennent d'attaquer en plein un des vieux murs de côté du musée de Cluny, resté intact depuis l'origine de la création de l'ancienne abbaye.

Le travail qui l'on vient de commencer consiste à pratiquer au milieu de ce mur une large ouverture pour établir une communication directe entre les salles existantes du rez-de-chaussée et la nouvelle salle en voie de construction, qui ne sera autre, comme on sait, que la cour intérieure située entre les thermes et le corps de bâtiment de la chapelle.

La large porte qu'on est en train d'ouvrir et le passage qui lui fera suite aboutiront au corridor par où on accède à la salle dite des voitures. Il va sans dire que, dans l'exécution de ce travail, on respecte scrupuleusement tous les sujets décoratifs d'architecture qui existent dans la vieille construction.

LES SERVICES TRANSATLANTIQUES ESPAGNOLS—On télégraphie, de Madrid :

"Le conseil des ministres, après avoir étudié et examiné attentivement la question de la création de grandes lignes de navigation entre l'Espagne, l'Afrique et l'Amérique, vient d'en décider l'établissement, soit par la transformation de la Compagnie transatlantique, soit par voie d'adjudication.

"Quel que soit le moyen adopté, le budget ne sera pas grevé de nouvelles charges.

"Cette décision a été très favorablement accueillie, dans les cercles politiques et commerciaux ; on espère que les nouvelles lignes s'étendront bientôt, de l'Espagne vers les Antilles et le Mexique."

Les ruses d'un chien gros.

Il ne suffit pas, lorsqu'on prend son premier pari d'arme, de s'équiper convenablement. Il faut un chien. Le choix de cet auxiliaire indispensable est une grosse affaire.

—Mon cher enfant, me dit un très vieux et très bon chasseur, au moment psychologique de mes débuts, vous êtes ardent et vous avez les jambes longues. Ce sont là de mauvaises conditions pour un début. Si l'on vous donne avec cela un chien fougueux, vous courrez la campagne sans résultat ; vous prendrez de déplorables habitudes et ne serez jamais qu'un coureur et non un chasseur. Je voudrais vous appliquer le principe fort sage contenu dans ce dicton : "A jeune chasseur, vieux chien."

— Et puis ?

—Et puis, jeune homme, j'ai eu vie, pour vous, un vieux chien tout bouffi, qui ne flattera pas votre amour-propre, mais qui est sage et sûr. Il va lentement..... parce qu'il est trop gros pour aller vite. C'est ce qu'il faut pour rancourir vos longues guibolles et modérer votre flamme naissante.

—Où est-il ?

—Si vous consentez à suivre mes conseils, l'animal sera chez vous demain. Il aura cet avantage aussi de vous coûter très bon marché.

—C'est entendu.

* *

Le lendemain, un garde m'amenait, je n'ose pas dire un chien..... mais un veau gras..... un animal bouliné dans sa peau. Je restai confondu. "Je n'oserai jamais produire ce phénomène," disais-je.

Néanmoins, l'abeolue confiance que j'avais en mon vieux Mentor me fit accepter la bête. Il était aux autres chiens volés, et par la route d'Yvetot un gai cortège arrivait. En tête, s'avançait une jeune fille vêtue de blanc, suspendue au bras de son père. Elle était rose et blonde, ses yeux bleus rayonnaient de joie. Les parents et les amis marchaient derrière et derrière le heureux couple Guillot, il a épousé celle qu'il adore ! Ah ! le brave garçon, il l'a bien mérité, il est revenu de Chine avec le galon de sergent et la médaille !" Par la grande porte ouverte, le bruit lointain mêlé apparaît soudain, le curé était à l'autel, et le vieil harmonium, touché par le maître d'école, se mit à chanter. Puis, l'un à un les couples entrèrent, et le chemin redevint désert.

Le soldat passa la main sur son front avec angoisse ; à ses oreilles, il crut entendre bourdonner des voix confuses qui l'appelaient. N'était-ce pas lui fiancé ? Que faisait-il là, immobile, puisque Madeleine était déjà dans l'église ? Il se leva, brusquement le sentiment de la réalité lui revint. Il aperçut à quelques pas ses camarades silencieux. Au lieu du carillon des noces il reconnut le canon de la bataille, il se vit loin des siens, abandonné, perdu, il lui sembla que, devant lui, s'ouvrait un trou profond et noir, dans lequel il n'avait plus qu'à jeter sa vie.

.....

Le soir, dans un bâtiment de la forteresse conquise, parmi les blessés, Guillot avait été rapporté. Le visage livide, il gisait sur un lit de feuilles de maïs. Assis auprès de lui, Boulanger lui tenait la main. Il était venu relever son ami aux pieds des retranchements, sur lesquels il l'avait vu s'élancer seul, comme pris de la rage de se faire tuer. Le major avait examiné les blessures du Normand, il avait secoué silencieusement la tête.

Et le Parisien, détournant ses regards, s'efforçait de cacher ses larmes.

—Il nous faut dire adieu, mon pauvre ami, dit le blessé d'une voix sifflante.

—Allons donc ! tu en reviendras !

Guillot sourit tristement :

—Non, je vais mourir.....et j'ai voulu mourir.

—Ah ! mon Dieu, sanglotta Boulanger. J'ai bien vu que tu étais comme fou..... Qu'est-ce qu'il y avait donc dans cette maudite lettre ?

Le blessé prit dans son uniforme un papier froissé et souillé de sang.

—Lis... Tu verras.

Le Parisien essuya ses yeux, pour mieux voir ; puis, poussant un cri :

—Ah ! la coquine !

—Non ! dit le Normand, ne la maudis pas. Il faut être indulgent. J'étais trop loin, vois-tu. Savait-elle si je reviendrais jamais?... La voilà mariée... et je voudrais qu'elle fût heureuse..... Si elle doutait que je suis mort à cause d'elle, que lui ferait sans doute de la peine. Promets-moi qu'elle ne le saura jamais.

Le Parisien étouffait ses sanglots et ne répondit pas.

—Promets-moi.....reprit Guillot avec une douloureuse agitation, et je mourrai tranquille.

—Eh bien ! Je te le promets.

Le blessé eut un sourire de joie ; il poussa un léger soupir et mourut.

GEORGES OHNET.

Echantillon de poésie moderne publié par un journal de Paris :

Orchis inodoriles ! Jacinte purpulante
Gamme jaune au La vert d'orage dièse !
Squelette de fakir par Dieggersant tenue,
Ophrys portant dans l'ombre une trille sublante !

Cyclamen querelleur, nimbé d'un rêve clair.
Recueillement poudreux du pic et de l'éclair.
Ciel mornet signriié d'une estampe de nuaye.
Remembrances d'un cœur qui sait l'idéal fauve !

Sous l'Utilas du Ciel, couverole
Etalant ses aigres saignées,
Dans l'orbe immense de son Cercle,
Passe un vol pourri d'arsignées !

LAMENNAIS ET LACORDAIRE. — La *Liberté* termine ainsi une étude sur Lamennais :

En 1841, la publication de *Pays et gouvernement*, toute frémissante d'enthousiasme révolutionnaire, le fit assez justement condamner à un an de prison. De sa cellule de Sainte-Pélagie il demande : "Où en est le bassin à flot de Saint-Malo ?" Sa Bretagne l'obsède toujours. "Ne pourriez-vous m'envoyer quelqu'une de vos brises de la Rance ?" Il croit "voir les bateaux remontant la rivière, poussés par le vent et la marée montante." Il n'a de pensée et d'amour que pour sa mer et son pays.

Ce sont là ses dernières et ses pires années ; le désespoir ne lui laisse plus de trêve : "Il n'y a qu'une grande affaire au monde, c'est d'en sortir." La révolution de 1848 arrive, il s'y jette avec passion. Elu député, il entre à l'Assemblée nationale et vote, assis non loin de lui, un moine en robe blanche.

Quelques maladroits, ne remarquant point qu'il détourne la tête, lui disent : "C'est Lacordaire ?..." "Eh pour Dieu ! dit-il, laissez-moi. Ne comprenez-vous pas que cet homme me pèse sur les épaules comme un monde."

En proie à une exaltation furieuse, il se jette à la tribune et commance ainsi d'une voix stridente : "Quand j'étais prêtre...." Une autre voix répond, lente et grave : — "Prêtre, on l'est toujours !" L'interrupteur était Lacordaire. —Lamennais baissa la tête.

LE MUSÉE DE CLUNY A PARIS.—Pour la première fois, depuis plusieurs siècles, des maçons viennent d'attaquer en plein un des vieux murs de côté du musée de Cluny, resté intact depuis l'origine de la création de l'ancienne abbaye.

Le travail qui l'on vient de commencer consiste à pratiquer au milieu de ce mur une large ouverture pour établir une communication directe entre les salles existantes du rez-de-chaussée et la nouvelle salle en voie de construction, qui ne sera autre, comme on sait, que la cour intérieure située entre les thermes et le corps de bâtiment de la chapelle.

La large porte qu'on est en train d'ouvrir et le passage qui lui fera suite aboutiront au corridor par où on accède à la salle dite des voitures. Il va sans dire que, dans l'exécution de ce travail, on respecte scrupuleusement tous les sujets décoratifs d'architecture qui existent dans la vieille construction.

LES SERVICES TRANSATLANTIQUES ESPAGNOLS—On télégraphie, de Madrid :

"Le conseil des ministres, après avoir étudié et examiné attentivement la question de la création de grandes lignes de navigation entre l'Espagne, l'Afrique et l'Amérique, vient d'en décider l'établissement, soit par la transformation de la Compagnie transatlantique, soit par voie d'adjudication.

"Quel que soit le moyen adopté, le budget ne sera pas grevé de nouvelles charges.

"Cette décision a été très favorablement accueillie, dans les cercles politiques et commerciaux ; on espère que les nouvelles lignes s'étendront bientôt, de l'Espagne vers les Antilles et le Mexique."

Rien trouvé, le journal imprimé en caractères phonétiques de bouillon qu'on puisse le lire la nuit.

Guillotine en acier qui dure. Il a même fallu réduire, à ce propos, un de ses plus anciens adversaires.

C'était à l'époque où l'on brûlait encore les sorcières. Quelques-unes, pour échapper au bûcher, avaient trouvé le moyen de se faire passer pour des hommes. Mais, comme elles ne pouvaient pas montrer leur nature, elles étaient condamnées à la pendaison. Or, un jour, on pendit une femme qui, au moment de rendre le dernier soupir, laissa tomber, de dessous sa robe, un petit chat noir qui s'enfuit. Le bourreau, qui était un vieux sceptique, se dit que, puisque le chat avait pu passer, il pourrait bien aussi, lui, passer quelque chose à la sorcière. Il la dépendit et, à sa place, il pendit le chat qui, lui, ne s'enfuit point